

Shopping 19^e

S'il est un rite aujourd'hui largement adopté et pratiqué par les tribus sociales au sein de l'espace urbain, c'est bien celui du shopping. Une expression française dont les synonymes (il faudrait dire «traductions») ne rendent que très imparfaitement le sens précis: faire des courses évoque la corvée ménagère du samedi, lèche-vitrine sonne comme un aveu de frustrante impécuniosité, quant aux peu mélodieux chalandage ou magasinage, ils représentent une tentative désespérée de remplacer certains néologismes anglo-saxons par de mort-nées alternatives.

A Lausanne comme ailleurs, le shoppeur – qui n'est pas forcément une fashionista – a ses parcours, ses stations, ses incontournables. En fonction du sexe, de l'âge et du niveau socioculturel, on déambule dans un périmètre qui se déploie autour de la colonne vertébrale du M2: entre Gare CFF et Bessières, le métro urbain a réduit les temps de déplacements et tracé de nouvelles pistes. Au Flon et à la Riponne, les rames drainent les usagers-consommateurs ravis de sacrifier au rituel. Si les étapes constitutives de ce dernier varient suivant l'époque, tout en la reflétant, il n'est pas en soi – et de loin – une invention récente.

C'est ce que nous confirme Lady Anne van Muyden-Baird. Arrière-petite-fille du colonel Henri de Cerjat (1758-1835), elle voit le jour en 1855 dans la somptueuse maison (la «campagne») de Bellerive, celle-là même que l'architecte Henri Perregaux avait agrandie et complétée d'un délicieux pavillon quarante années plus tôt. Elle y vivra jusqu'à son mariage, en 1879, et aura la judicieuse idée de rédiger par la suite des souvenirs, publiés en 1943^[1].



Frédéric Mayor, La Campagne de Bellerive, photographie, 1914



Elizabeth et Anne Baird, vers 1863

Elle raconte ainsi comment sa mère se faisait conduire chaque après-midi en ville, prenant parfois ses enfants avec elle. Destination: la rue de Bourg (déjà) et le Bazar Vaudois, premier grand magasin lausannois, fondé par Louis Pflüger en 1831. Si, à l'époque d'Anne van Muyden-Baird, il se trouvait à l'actuel n° 7 de la Place Saint-François, le Bazar Vaudois avait d'abord été installé au Chemin Neuf (av. de l'Université) puis vers 1854 à la rue Pépinet, sous le nom de Bazar Industriel. Son incroyable assortiment en faisait un commerce inédit, proposant toutes les productions industrielles et artisanales vaudoises, des jouets (objets de fascination pour les enfants Baird) aux potions plus ou moins médicinales en passant par les accessoires pour animaux, produits de nettoyage et articles de mode. C'est là que Mme Baird laissait ses enfants pendant qu'elle-même faisait son shopping («des emplettes») à la rue de Bourg.



Charnaux Frères, Le Bazar Vaudois à Saint-François, photographie, vers 1890



Jean Bryner, Lausanne, *L'Hôtel Gibbon, la Poste et le Bazar industriel*, aquatinte, vers 1845

Le récit d'Anne van Muyden-Baird vaut aussi par le détail de l'itinéraire emprunté. Pour se le représenter, il faut se souvenir qu'en 1864 les avenues d'Ouchy, du Théâtre, de la Gare ou Benjamin-Constant n'existent pas encore. Le Lausanne-Ouchy sera inauguré treize ans plus tard et le premier tramway ne circulera pas avant 1896. Le cocher des Baird conduit donc la voiture (probablement un coupé) par des chemins à travers les champs et les vignes, longeant les propriétés et maisons de maîtres qui seules occupent cette portion de ville entre Saint-François et le Léman. Du chemin de Bellerive, il passe par la route de Cour, longe le Grand-Montriond (propriété du Dr Tissot, puis de la famille Dapples, où Voltaire logea en 1755-1757). Au lieu-dit la Croix-d'Ouchy, il y a déjà un café; plus haut, le coupé passe sous le pont du chemin de fer (la gare est en service dès 1856) là où s'élève la campagne appelée Le Closelet qui a donné son nom au quartier. «Les chevaux montaient la colline si raide de la Razude (...) suivaient alors une route plutôt étroite pour arriver à Georgette...». Puis c'est la propriété de Bellefontaine appartenant aux Delessert-de Loys, avec «une belle fontaine avec jet d'eau».

De là, la famille passe par Villamont, Etraz et Derrière-Bourg (aujourd'hui Benjamin-Constant), avant d'arriver sur la Place Saint-François où le cocher attendra le retour de Madame. Le chemin inverse se fait soit par la route de Genève, la Maladière, sa chapelle et ses champs couverts de fleurs, soit par la route de Lutry («pour donner de l'exercice aux chevaux»), via les campagnes de Mon-Repos, Beau-Site, l'Avant-Poste et Perraudettaz. La sortie se conclut comme il se doit par un thé, puisqu'à cette époque «deux innovations vinrent d'Angleterre: l'une fut le dîner du soir à sept heures, et l'autre le thé d'après-midi, qu'on appela le "five o'clock"».

Laurent Golay
24 avril 2012

^[1] Anne van Muyden-Baird, *Ouchy, mon village... Souvenirs*